

Un an de coronavirus

Comment les épidémies ont façonné les villes

L'urbanisme a longtemps servi des intérêts de santé. Haussmann a élargi les rues, Le Corbusier s'est inspiré des sanatoriums. Avec le Covid, ces considérations resurgissent.

Série spéciale
«Comment éviter une prochaine pandémie»
Épisode 6

Auréli Toninat

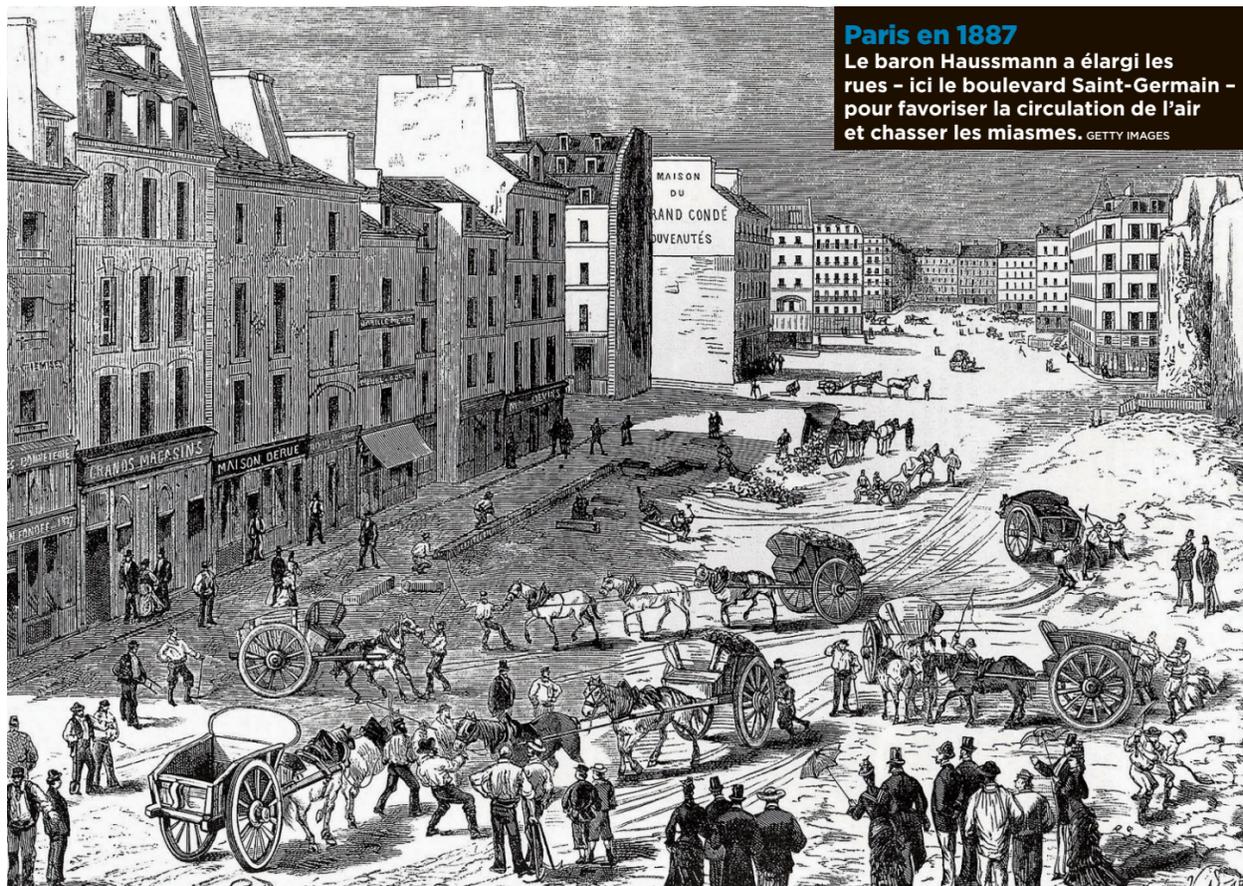
L'histoire des maladies a toujours été intrinsèquement liée à celle de l'urbanisme et de l'architecture. Les épidémies ont contribué à modeler, voire à détruire, nos villes pour mieux reconstruire notre habitat, et ce dès l'Antiquité. Car l'aménagement de l'environnement - naturel ou bâti - a toujours fait partie de l'arsenal des réponses, aux côtés des interventions sur le corps et de la pharmacologie.

Ce «façonnage» sanitaire des villes commence à l'Antiquité déjà, sous l'impulsion d'une assertion d'Hippocrate, qui imprègnera les politiques de lutte contre les épidémies au fil des siècles: «Si on est malade seul, c'est parce qu'on a mangé quelque chose de mauvais. Si on est plusieurs à être malades, c'est que l'air est mauvais.» «L'urbanisme va donc s'évertuer à apporter la bonne santé en mettant l'air en mouvement, pour chasser les mauvaises odeurs», résume Philippe Rahm, architecte formé à l'EPFL et auteur du livre «Histoire naturelle de l'architecture/ Comment le climat, les épidémies et l'énergie ont façonné la ville et les bâtiments».

Chasser le mauvais air

Après la peste qui ravage Athènes il y a quelque 2500 ans, on évite de construire des ruelles trop étroites et des culs-de-sac. Au Moyen Âge, alors que la peste noire sévit, on continue de favoriser la circulation de l'air et en parallèle on isole les sources potentielles de contamination, incarnées souvent dans la figure du voyageur ou du commerçant qui vient d'Orient, dans des constructions spécifiques: les lazarets, lieux de quarantaine.

Si on prend soin d'isoler les menaces, on rapatrie en revanche les hôpitaux en ville. Paradoxal? Attention à l'anachronisme, pointe Vincent Barras, historien de la médecine et professeur à l'Institut des humanités en médecine, à Lausanne. «Les hôpitaux revêtaient des fonctions multiples: hébergement pour les pauvres et les voyageurs, instrument de contrôle social avec internement des marginaux, entre autres. Les malades ne représentaient qu'une portion congrue. Ce n'est que depuis le XIX^e siècle que



Paris en 1887

Le baron Haussmann a élargi les rues - ici le boulevard Saint-Germain - pour favoriser la circulation de l'air et chasser les miasmes. GETTY IMAGES

l'hôpital dans sa forme moderne est pensé à la fois comme un lieu de guérison et comme une source d'infections.»

L'obsession de ventiler perdure à l'Époque moderne et durant la Renaissance. À la fin du XVII^e siècle, on bâtit les fenêtres face à face afin de pouvoir aérer de manière traversante. C'est aussi à ce moment que naissent les grandes places royales. «Elles devaient être des réservoirs d'air neuf», indique Philippe Rahm. Quelques décennies plus tard, on détruit les habitations sur les ponts et on coiffe les bâtiments de coupes «dont le trou au

sommet avait pour vocation d'expulser l'air chaud, donc les miasmes».

Percées et égouts

Ces considérations sanitaires atteignent leur paroxysme au XIX^e siècle, qu'on baptisera le «siècle de l'hygiénisme». «Hygiène vient du grec hygieia, qui veut dire santé, souligne Vincent Barras. Dorénavant, la santé de l'individu devient une préoccupation du gouvernement.» Alors que les épidémies flambent - variole, choléra, tuberculose notamment - la science, de la médecine à la statistique, se développe.

L'architecture n'est pas en reste: le baron Haussmann, inspiré par les aménagements londoniens, creuse de grandes percées à Paris pour élargir les rues et crée des parcs. «Ces mesures ont sans doute une part de responsabilité dans la diminution de la tuberculose (ndlr: qui se transmet par l'air), note l'historien, mais il faut aussi considérer l'accès à une nourriture plus équitable, à un certain bien-être global.» Face au choléra, dont la bactérie est contenue dans les déjections, la chance a servi Haussmann: son système d'égouts, pensé pour chasser les mauvaises odeurs, a

permis de séparer les eaux sales et propres. Enfin, on repousse les cimetières à l'extérieur des villes.

S'inspirer des sanatoriums

Le XX^e, pour Vincent Barras, marque l'apogée de la relation entre le médecin et l'architecte. «Le second devient celui qui crée l'environnement où l'homme en bonne santé peut vivre selon les préceptes du premier. Leur alliance étroite est un symbole de la modernité.» L'exemple le plus parlant, continue-t-il, est l'architecture des sanatoriums.

Philippe Rahm développe: «Oscar Bernard, un médecin gri-

son, s'est inspiré du procédé de conservation de la viande séchée, à base de soleil et d'air, pour traiter les malades de la tuberculose et le premier sanatorium est né aux Grisons. Ces centres de santé vont influencer l'architecture au point de donner naissance à l'architecture moderne, portée notamment par Le Corbusier.»

Cette influence entraîne la généralisation des terrasses et des balcons, des baies vitrées pour jouir du soleil, des revêtements blancs pour amplifier la lumière que l'on croyait désinfectante. À une plus grande échelle, on repousse les hôpitaux en périphérie. On s'inquiète aussi de la proximité des habitations et des usines, donc de la pollution. Le concept du zoning - répartition des industries, de l'habitat, du travail en zones séparées - s'installe.

Retour d'intérêts de santé

Mais ce siècle finira aussi par distendre la relation architecture-santé. «Elle a perdu sa raison d'être dès les années 1950, après la mise au point des antibiotiques et des vaccins, soutient Philippe Rahm. Depuis, l'architecture s'est mise à servir essentiellement des intérêts esthétiques, culturels, touristiques, économiques.» Le Covid-19 la rappelle à ses considérations délaissées. «On recommence à concevoir les villes sous l'angle de la santé ou du climat, continue-t-il. Ce mouvement a d'abord été lancé par le réchauffement climatique et les canicules répétées, puis accéléré par la pandémie. On se rappelle que les matériaux, les formes, les balcons ont des utilités au-delà de leur esthétique.»

La pensée hippocratique de l'importance de l'air en mouvement revient sur le devant de la scène. «Face au Covid, on recommande d'aérer les pièces, on craint les aérosols. De plus, de récentes études montrent que la pollution jouerait un rôle dans la propagation, que le virus pourrait être transporté par les particules fines.»

Pour Vincent Barras, ce que nous vivons aujourd'hui va plus loin que tout ce qu'on a pu connaître durant les siècles passés «en termes de nécessité d'une réflexion universelle. Le spatio-temporel s'est dilaté avec la mobilité et les échanges. Nous avons changé d'échelle et je ne vois pas comment on pourrait échapper à un changement global. Il faut repenser la façon dont cohabitent les hommes entre eux et avec les animaux, la forêt, l'environnement large. Si on ne le fait pas, on se tire une balle dans le pied. Voire dans une zone plus vitale...»

Et maintenant, que faire? Freiner la densification?

● Lorsqu'on pense ville et épidémie, on s'interroge: la densité a-t-elle contribué à favoriser la propagation du SARS-CoV-2? Frédéric Frank, professeur associé à la Haute École d'ingénierie et d'architecture de Fribourg, qui a notamment étudié les problématiques liées à la densité, refuse de tirer des conclusions «hâtives». «Ce lien n'est pas attesté pour l'instant. Je ne crois pas qu'on puisse incriminer la densité, qu'elle soit bâtie ou populationnelle. Le Tessin est peu dense et a pourtant connu une première vague très forte, Saint-Gall ou Schwytz ont aussi accusé de nombreux cas alors qu'ils ne sont pourtant pas des cantons urbains.» Certes, la densité humaine amène à des contacts plus intenses mais, à son sens, il y a d'autres facteurs plus déterminants dans la propagation, comme les pratiques culturelles,

le sens des responsabilités, le respect des mesures de protection, la qualité de l'urbanisation et les inégalités structurelles.

Ce n'est en effet pas le seul facteur, mais la densité a toujours eu une influence dans la propagation des épidémies, soutient Philippe Rahm. «Les premières épidémies apparaissent lorsque naissent les premières villes. Du temps des chasseurs-cueilleurs, il y avait peu de maladies.» Vincent Barras abonde. «L'urbanisme moderne a joué un rôle dans la propagation de la pandémie actuelle. L'entassement est pathogène, qu'il soit entre hommes ou entre l'homme et l'animal.»

Alors, que faire pour l'avenir? Cesser de densifier? «Nous sommes en croissance démographique, rappelle Ariane Widmer, urbaniste cantonale de Genève. Le choix est fait de continuer de se développer vers l'in-

térieur, car nous ne voulons et ne pouvons plus toucher aux zones agricoles. Il faut donc changer d'échelle, travailler de manière fine et contextualisée dans les quartiers. Il existe encore des secteurs à transformer, à surélever, à densifier avec qualité. La monofonctionnalité, comme dans certaines zones villas ou d'activités, ne fonctionne plus. Nous devons revenir à une mixité, celle de la ville dite du quart d'heure (ndlr: qui permet un accès aux fonctions essentielles comme habiter, travailler, se ravitailler, se divertir dans un rayon de quinze minutes).» Philippe Rahm relève: «La ville postindustrielle doit changer. C'est peut-être la fin du modèle de métropole, on se dirige vers de plus petites entités, la dissociation des fonctions est appelée à s'estomper, on est probablement amené aussi à mieux transformer et réutiliser.» **A.T.**

Lire l'éditorial en une:
«Le Covid et la ville de demain»